

pouvons pas attendre indéfiniment, il faut en finir avec ces misérables !

J'ai passé une nuit horrible, continua-t-il, je me suis couché à deux heures ce matin et il m'a été impossible de fermer les yeux. Tout éveillé, j'avais le cauchemar ; à chaque instant je voyais apparaître le faux comte de Rogas et ses complices. Ils étaient grimaçants, hideux ; ils agitaient au-dessus de ma tête des mains rouges de sang. Et au fond d'un grand trou noir je voyais le cadavre de Mlle de Coulange, égorgée.

Si je suis ainsi tourmenté, moi si j'ai de pareilles visions, jugez dans quelle horrible situation se trouve la malheureuse marquise de Coulange.

Et il faut que j'attende encore, je suis cloué dans cette chambre, entre ces quatre murs.

Il resta un moment silencieux ; puis bondissant sur ses jambes :

— Il faut que cela finisse, dit-il ; pas plus tard que ce soir nous agirons.

— Vous savez que je suis prêt à exécuter vos ordres.

Morlot regarda sa montre pour la vingtième fois depuis une heure.

— Dix heures dix, fit-il en frappant du pied avec impatience.

Mouillon s'était levé.

— Je m'en vais, dit-il ; à quelle heure dois-je revenir ?

— Restez encore un instant, répondit Morlot ; il est impossible qu'il ne vienne pas et il ne peut tarder à arriver. Ah ! j'ai oublié de vous dire que le marquis de Coulange a reçu hier une dépêche de son fils ; le jeune homme annonce son départ de Menton ; il n'est pas loin de Paris en ce moment, s'il n'est pas déjà à l'hôtel de Coulange.

Retour sans joie, ajouta subitement Morlot ; la douleur sous ses yeux, autour de lui des gémissements et des larmes.

Une fois encore il allait tirer sa montre de son gousset lorsque, soudain, le roulement d'une voiture se fit entendre. Il courut à la fenêtre. Aussitôt, il poussa un cri de joie.

— C'est lui ? fit Mouillon.

— Oui, répondit Morlot.

Ludovic parut.

— Enfin ! s'écria Morlot.

Et, saisissant la main du jeune homme, il l'attira au milieu de la chambre. Alors, il se plaça devant Ludovic et plongea dans ses yeux son regard clair et profond.

— Vous avez réussi ? exclama-t-il.

— Oui.

— Ah ! c'est bien, c'est bien, fit Morlot avec une émotion visible. Vous n'avez pas couché chez vous l'autre nuit, vous êtes rentré hier à cinq heures, je sais cela. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience, quelle anxiété je vous ai attendu. Enfin, vous voilà et vous avez réussi. Je ne veux même pas vous demander pourquoi vous n'êtes pas venu hier soir.

— D'abord, je tombais de fatigue, pourtant je serais venu quand même ; mais, contre son habitude, il n'est pas sorti ; j'ai crains d'éveiller sa défiance...

— Oui, oui, je comprends. Où est Mlle de Coulange ?

— Entre la Jonchère et la Celle-Saint-Cloud, tout près de Bougival, mais je ne saurais vous dire si la maison où elle est enfermée se trouve sur le territoire de l'une ou de l'autre de ces trois communes. La dite maison est bâtie au milieu d'un assez vaste terrain entouré de haies vives qu'on nomme le clos de la Belle-Bonnette.

— Tout cela me paraît assez précis ; mais êtes-vous sûr qu'en cherchant à les tromper, ils ne vous ont pas trompé vous-même ?

— Je suis entré dans la maison et j'ai vu Mlle de Coulange.

— Vous l'avez vue ? exclama Morlot.

— Ne comptant sur aucun secours, ayant tout à redouter, désespérée, elle avait prit la funeste résolution de se laisser mourir de faim.

— Oh ! la pauvre enfant ! s'écria Morlot en frissonnant.

— Eh bien, monsieur Morlot, cette résolution que Mlle de Coulange avait prise est une inspiration qui lui est venue du ciel. Si son refus de prendre aucune nourriture n'avait pas effrayé de Rogas et les autres, ils ne m'auraient point conduit eux-mêmes près d'elle et je ne pourrais pas vous dire en ce moment : Mlle de Coulange est enfermée dans une chambre de la maison du clos de la Belle-Bonnette.

Alors, très brièvement, Ludovic raconta à Morlot et à Mouillon ce qui s'était passé l'avant-veille dans le restaurant de Bougival et la veille dans la maison du clos.

— Mon cher Mouillon, vous avez entendu, dit Morlot ; M. le comte de Montgarin a promis à Mlle de Coulange que, ce soir, elle serait rendue à sa famille.

— Nous ne ferons pas mentir M. le comte, répondit Mouillon ; mes hommes et moi nous sommes prêts.

— Avec nous et Jardel, deux suffiront, dit Morlot.

Et s'adressant à Ludovic :

— Monsieur le comte, reprit-il, vous serez le chef de l'expédition.

— Monsieur Morlot, je décline cet honneur, répondit le jeune homme ; j'ai une autre mission à remplir ce soir.

— Comment, vous ne serez pas avec nous ; s'écria Morlot, laissant voir son étonnement.

— Je ne le puis, balbutia Ludovic.

— Monsieur de Montgarin, je ne vous interroge pas, je n'en ai pas le droit ; mais permettez-moi de vous dire que je trouve singulier...

— Oh ! je comprends votre surprise, interrompit le jeune homme, mais ne vous hâtez pas de me blâmer ; j'obéis à un sentiment qui, d'accord avec ma volonté, me dit ce que je dois faire.

— S'il en est ainsi, je n'insiste pas.

— Monsieur Morlot, vous connaissez Lucien de Reille, vous savez qu'il aime Mlle de Coulange ?

— Eh bien ?

— Vous le verrez dans un instant, je lui ai donné rendez-vous ici. Ce soir, Lucien de Reille sera avec vous, à ma place.

— Ah ! fit Morlot.

Et son regard scrutateur interrogea la physionomie du jeune homme. Mais il ne put deviner sa pensée. Il se tourna vers Mouillon et lui dit :

— Du moment que M. de Montgarin ne sera pas avec nous pour nous conduire directement au clos de la Belle-Bonnette, il faut que nous ayons un autre guide. Comme vous ne pouvez pas aller vous-même reconnaître les lieux et le chemin que nous aurons à suivre, il faut faire partir dans une heure le plus intelligent et le plus adroit de vos agents.

— Il se rendra à la Jonchère, dit Ludovic ; là, on lui indiquera le clos de la Belle-Bonnette.

A ce moment, Lucien de Reille et Jardel arrivèrent en même temps.

— M. de Montgarin vous avait annoncé, monsieur, dit Morlot à Lucien, et nous vous attendions. Vous savez de quoi il s'agit !

— M. le comte de Montgarin m'a appris l'enlèvement de Mlle de Coulange, répondit Lucien ; je comprends, en vous voyant réunis, que vous prenez vos dispositions pour la délivrer. M. de Montgarin m'a dit que vous pourriez avoir besoin de moi ; me voilà. Prêt à vous servir, j'attends vos ordres.

— Rien n'est encore décidé ; vous saurez dans un instant ce que vous aurez à faire.

— Monsieur Morlot, dit Ludovic, n'oubliez pas que M. de Reille me remplace ; je désire qu'il ramène Mlle Maximilienne à l'hôtel de Coulange.

— J'ai compris, répondit Morlot.

— Et se tournant vers Jardel :

— Je n'ai pas besoin de vous apprendre, lui dit-il, que, grâce à M. de Montgarin, nous savons où Mlle de Coulange a été conduite. J'allais vous envoyer chercher, mon cher Jardel, car vous serez avec nous ce soir : et vous devez savoir ce que nous allons décider.

— Il est bien entendu, Mouillon, que, tout à l'heure en sortant, vous ferez partir votre agent après lui avoir donné vos instructions. Quand il aura rempli sa mission, c'est-à-dire reconnu les lieux et suffisamment étudié le pays afin de pouvoir nous guider, il se rendra à la gare de Rueil où il nous attendra. Je vous donne rendez-vous à sept heures et demie à la gare Saint-Lazare.

Naturellement, vous aurez prévenu le commissaire de police, qui voudra voir de ses yeux ce qui se passe rue du Roi-de-Rome.

— A propos, M. de Montgarin, vous devez connaître une certaine étrangère qui se fait appeler baronne de Waldreck ?

— Oui, je la connais, répondit Ludovic, en rougissant.

— Cette dame reçoit une société fort mélangée, n'est-ce pas ? Et sa maison n'est autre chose qu'un tripot, où des grecs dans le genre du comte de Rogas sont particulièrement bien accueillis, car elle a sa part de l'argent qu'ils volent au jeu. C'est chez cette baronne que vous avez rencontré pour la première fois le Portugais ?

— Oui.

— Eh bien, M. de Montgarin, la dite baronne est une complice du comte de Rogas ; comme lui, elle appartient à la justice. Savez-vous que le comte de Rogas passe presque toutes ses soirées chez elle ?

— Je l'ignorais.

— Eh bien, c'est là que l'aventurier portugais, le grec émérite, remplit sa bourse quand elle est vide.

— Oh ! fit Ludovic, en courbant son front rouge de honte.

Lucien de Reille écoutait avec stupeur. Il commençait à comprendre.

— Ce soir, reprit Morlot, il y a une grande réception chez la baronne de Waldreck ; le comte de Rogas ne manquera pas de s'y rendre afin de ramasser quelques billets de mille francs sur la table de jeu. Ce sera le dernier de ses exploits. Il sortira du petit hôtel de la rue du Roi de Rome entre deux agents de police. Nous voulons vous éviter le désagrément de le faire prendre chez vous, monsieur le comte.

— Merci, dit Ludovic d'une voix sourde.